

## « Les Yeux d'Anna », de Luc Tartar, L'Étoile du Nord à Paris Sous le regard d'Anna, les mots saignent

Ce n'est pas la première fois que Yamina Hachemi bouscule son public en mettant en scène des questions brûlantes et d'actualité. Cette fois encore, avec cette pièce de commande, « les Yeux d'Anna » (de Luc Tartar), elle nous plonge dans un théâtre engagé qui tire sa force d'un univers instable et ambigu. C'est pour quelques jours encore, au théâtre de L'Étoile du Nord.

Anna dérange. Sa particularité physique (elle a les yeux vairons) la place en marge de ses camarades d'école. Et l'exposé brillant qu'elle fait en cours de français sur les *Sorcières de Salem* (d'Arthur Miller) achève de la stigmatiser : au Moyen Âge, celles qui possédaient de tels yeux étaient accusées de sorcellerie et brûlées vives. Nous sommes pourtant loin d'un univers médiéval. Au contraire. Le cadre est extrêmement contemporain : l'intérieur d'un appartement familial, le lieu de travail d'un père sur le point de perdre son boulot, une cour d'école et des professeurs.

Mais si ces croyances n'alimentent plus les préjugés (il y a peu de risque qu'aujourd'hui une élève soit traitée de « sorcière » par ses camarades), le détour est habile. Tout en permettant une mise à distance (nécessaire), la métaphore ouvre le débat sur des sujets terriblement actuels : le rejet des différences, l'intégrisme et la violence qui en découle. À la manière d'Arthur Miller, dont l'auteur s'inspire, l'histoire d'Anna illustre la façon dont on peut facilement franchir les frontières : entre raison et folie, justice et fanatisme.

Le propos demeure donc intemporel. Disons carrément *essentiel* quand il rejoint l'actualité chaude et troublante de ces jeunes filles de banlieues, brûlées vives par leur « grand frère ». L'idée d'écrire cette pièce part de là. Luc Tartar, lui-même, nous l'expliquera à la fin du spectacle. Pas si étonnant (donc !) qu'un tel sujet se retrouve sur une scène. Et pas de doute non plus, depuis 2005, le théâtre de Yamina Hachemi se veut résolument engagé. Mais une qualité essentielle réside ici : l'aller-retour incessant entre la réalité brutale d'une société et sa projection fantasmagorique. Si le sujet est brûlant, le traitement qu'elle en fait est loin d'être réaliste.

### Sa devise : *Faire surgir le réel du fantastique*

Et cette metteuse en scène, également scénographe, possède une vraie baguette magique. Elle arrive à passer, en un tour de main, de l'atmosphère chaleureuse et sécurisante d'un appartement (méridienne, table basse, décorations murales, etc.) à un extérieur menaçant et dépouillé : le cadre devient alors totalement irréaliste ; l'espace, onirique et symbolique ; le théâtre, une immersion totale dans un hors-lieu et dans un hors-temps. La gigantesque peinture murale de Claude Le Boul, placée au fond du plateau, participe à cette échappée vers ce *no man's land*. De même en est-il du beau travail fait sur les lumières par Philippe Lacombe. On comprend mieux le cœur de la devise *Faire surgir le réel du fantastique*. Les allers et retours sont permanents. Pourtant, pas si simples à orchestrer. Qu'importe, les enchaînements filent comme un ballet. À aucun moment, on ne sent l'effort de ces arabesques.

Le travail des comédiens est tout aussi difficile et exigeant. Ils sont cinq en scène et donnent l'impression d'être bien plus nombreux : de la même façon que les décors s'étirent, les personnages se dédoublent. On erre dans une sorte de schizophrénie. Mais n'est-ce pas aussi la marque de fabrique de cet univers détraqué ? Dans « ce théâtre de la déglingue », Félix Pruvost et Thomas Coux épousent avec une violence rare les hémorragies de leurs personnages. Les blessures s'agrandissent au fur et à mesure que les situations se font plus âpres. Les mots saignent. À vif.

Seul le jeu de Véronique Chiloux (Monique, la mère d'Anna) paraît, au début de la pièce, un peu faible. Comparé à un Laurent Richard (le Père), puissant et charismatique (superbe de précision et d'envergure), son rôle est plus effacé. Mais difficile d'affirmer une personnalité encline à des troubles d'identité. Peut-être aurait-on aimé voir un esprit plus combatif...

### Une société implacable et ingrate

Dans ce théâtre, c'est aussi cela qui dérange : des adultes en état de survie, happés par une société implacable et ingrate. Et, au milieu de cette belle pagaille, Anna est une bombe à retardement dont l'ombre plane, une menace permanente. Déstabilisante, elle l'est, d'autant qu'elle n'apparaît pas sur scène. Les mots résonnent ici avec une puissance redoutable.

Il était une fois... le « conte cruel » d'une jeune fille pas comme les autres. À elle toute seule, cette Anna devient le théâtre d'une ville, le bouc émissaire venu dénoncer les maux de toute une société. Or, dans cette tragédie moderne, la vérité est à l'image de notre monde... sans cesse dévoyée. En chassant la peste, a-t-on pour autant réussi à se soigner ? Pas si sûr... le mal est profond et bien ancré, la société est bel et bien malade... Troublant ! ¶

Sheila Louinet

